

RESSENTIMENT ET APOCALYPSE

Essai sur l'antisémitisme nazi

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

La Dérive fasciste
Doriot, Déat, Bergery
« *L'Univers historique* », 1986
« *Points Histoire* », 2003

Hitler et les Juifs
Genèse d'un génocide
« *xx^e siècle* », 1989
« *Points Histoire* », 1995

La France à l'heure allemande
1940-1944
« *L'Univers historique* », 1995
« *Points Histoire* », 1997

Fascisme, Nazisme, Autoritarisme
« *Points Histoire* », 2000

PHILIPPE BURRIN

RESSENTIMENT ET APOCALYPSE

Essai sur
l'antisémitisme nazi

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC L'AIDE DE
LA FONDATION POUR
LA MÉMOIRE DE LA SHOAH

ISBN 2-02-063262-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Introduction

De grandes tragédies peuvent-elles avoir des causes simples ? Elles suscitent du moins des questions simples, comme si l'ampleur écrasante d'un événement appelait une explication taillée d'un bloc. De telles questions sont redoutables d'ordinaire, et on comprend que les historiens évitent de s'y colleter en préférant à l'étude du « pourquoi » celle du « comment ». Mais est-il vraiment possible de les éviter ? En particulier quand il s'agit du génocide des juifs d'Europe, une tragédie, s'il en fut une, où se trouva mise en cause, profondément, notre civilisation et qui continue de susciter la réflexion de tant de personnes de tous horizons.

Sur ce sujet, trois interrogations se pressent à l'esprit. Pourquoi l'Allemagne fut-elle le lieu de la tragédie, alors que l'aversion, au minimum, et l'hostilité envers les juifs, souvent, étaient répandues en Europe ? Pourquoi le préjugé antijuif est-il devenu, après 1933, une sorte de norme dans la société allemande, permettant au régime nazi, dont l'antisémitisme était bien plus radical que celui de la population, de mener sa politique sans rencontrer d'obstacle sérieux ?

Et pourquoi est-on allé, en définitive, jusqu'au massacre, alors que d'autres solutions étaient envisageables et furent d'ailleurs appliquées ou examinées, d'un système d'apartheid à l'émigration forcée ou à la concentration sur un territoire périphérique ?

A ces questions, une réponse simple s'offre d'elle-même. La haine des juifs, voilà une explication d'un bloc. Mais est-elle entièrement satisfaisante et comment faire la démonstration de sa validité ? Que l'antisémitisme ait eu partie liée avec le génocide, cela va de soi, et personne ne se met en peine de le contester. Sur la nature exacte de ce lien – rapport de cause à effet ou vague solidarité –, l'accord se fait moins facilement.

A première vue, le massacre de populations sans défense, la transgression des barrières de la civilisation que représente l'assassinat d'enfants, de femmes et de vieillards ne peuvent s'expliquer que par une haine d'une exceptionnelle intensité et puisant à un profond réservoir de préjugés. A qui privilégie cette piste, le génocide apparaît naturellement comme le débouché paroxystique d'une longue tradition de stigmatisation des juifs dans le monde chrétien. Une culture nationale est visée plus particulièrement, la culture allemande, qui aurait développé depuis le XIX^e siècle un antisémitisme à nul autre pareil par sa virulence.

C'est ce qu'a soutenu Daniel Goldhagen dont la thèse d'une Allemagne faisant de l'« élimination » des juifs un « projet national » renoue avec certains ouvrages publiés au sortir de la Seconde Guerre mondiale ou, mieux, avec un Émile Durkheim postulant l'existence d'une « mentalité allemande » pour expliquer les crimes de guerre commis par

les armées impériales sur le sol belge et français en été 1914. Les spécialistes ont justement critiqué sa lecture sélective et sa reconstruction téléologique de l'antisémitisme allemand d'avant 1933. On peut en faire autant pour sa conception d'un antisémitisme demeurant, entre 1933 et 1945, une valeur constante, comme s'il n'y avait pas eu d'apprentissage du préjugé et de dynamique de l'hostilité.

Une thèse aussi marquée reste isolée dans la communauté scientifique où beaucoup de chercheurs tendent, au contraire, à mesurer l'importance qu'ils accordent à l'antisémitisme. Au fond, n'y a-t-il pas un hiatus entre le caractère cataclysmique du génocide et la banalité, voire la « normalité » de l'antisémitisme avant et pendant le régime nazi ? Les préjugés encombrant et parfois engorgent nos sociétés sans que cela débouche sur des tragédies, et il n'est pas si simple de démontrer que l'hostilité envers les juifs avait pris une ampleur extraordinaire dans l'Europe et même dans l'Allemagne d'avant la catastrophe. Mieux vaudrait alors donner du poids à d'autres facteurs, soit généraux et de longue durée, soit appartenant au contexte immédiat du régime nazi.

De la première catégorie relève la modernité, une tendance bien large, d'ordinaire connotée positivement. Mais si elle est désignée du doigt ici, ce n'est pas pour ce qu'elle a apporté d'émancipation et de progrès, mais pour le potentiel destructeur qui serait comme sa face d'ombre et dont le génocide juif aurait été une manifestation révélatrice. A l'époque du nazisme et immédiatement après, dans le sillage d'Eric Voegelin, on clouait volontiers au pilori la déchristianisation pour avoir laissé le champ libre aux idoles

sanglantes des régimes totalitaires, la classe ou la race. Aujourd'hui, on préfère mettre en cause, à la suite du philosophe Zygmunt Bauman, la logique de l'État moderne, avec sa rationalité instrumentale et son culte de la technique qui conduisent à traiter les populations comme des objets à recenser, catégoriser, configurer et, parfois, éliminer.

A l'appui de cette approche, on peut faire valoir l'énorme travail administratif qui a accompagné de bout en bout la politique de persécution du Troisième Reich. Sa redoutable efficacité permet assurément de soutenir que le racisme nazi était une technologie hautement moderne et le génocide des juifs une entreprise fort différente du génocide des Tutsis au Rwanda. Mais l'emploi des moyens techniques de la modernité, les États de droit l'ont en commun avec le régime nazi, de sorte qu'on peut légitimement se demander si l'on touche ici le point essentiel.

Quant aux historiens spécialisés dans l'étude de la politique nazie, bon nombre d'entre eux inclinent, au contraire d'un Saul Friedländer, à minorer le rôle de l'antisémitisme. Reconstituant la chaîne des décisions et l'écheveau des interactions qui ont abouti à l'extermination, ils soulignent volontiers le rôle joué par la compétition des bureaucraties, la pression des intérêts matériels ou corporatifs, la spirale des initiatives régionales, et de façon générale les hésitations et les improvisations qui marquèrent le processus de persécution.

Leurs travaux ont enrichi nos connaissances, mais non sans exiger un prix. L'antisémitisme, toujours mentionné, est poussé à l'arrière-plan, comme un facteur qu'il faut bien prendre en compte, mais qui importe avant tout par les fonc-

tions qu'il remplit, que ce soit en redynamisant un parti nazi en panne d'activisme après l'arrivée au pouvoir ou en offrant à la population une compensation pour des promesses de changement social irréalisables. Le génocide lui-même apparaît comme la résultante de contraintes multiples qui, en rendant impossibles d'autres « solutions » à une « question juive » qu'il importait de résoudre à tout prix, firent choisir le meurtre de masse. L'antisémitisme aurait eu pour rôle, en somme, de désigner aux persécuteurs une population traditionnellement stigmatisée et dont l'élimination représentait une sorte de solution de facilité, à défaut de pouvoir réaliser intégralement le remodelage racial de l'Europe qu'avaient entrepris les dirigeants nazis.

A l'évidence, et le christianisme et la modernité sont impliqués dans le génocide des juifs, tout comme l'histoire allemande, forcément. Encore faut-il spécifier de manière convaincante et sur une base comparée l'ampleur et les modalités de ces implications. Pour ma part, il m'apparaît qu'entre une explication privilégiant une tendance de longue durée, que ce soit l'antijudaïsme chrétien ou la modernité, et la concentration, parfois un peu myope, sur les méandres de la politique nazie, il y a tout un champ laissé à l'abandon et qui a besoin d'être problématisé.

Pour établir le rôle à mon sens déterminant de l'antisémitisme dans la politique de persécution nazie, il est préférable de choisir un cadre de moyenne durée, disons à partir de la fin du XIX^e siècle, et de différencier l'objet d'étude. L'antisémitisme moderne est généralement traité comme s'il était d'une pièce. Au mieux, on y distingue une forme modérée et une forme radicale, sans indiquer si c'est affaire de contenu

ou d'intensité. Autant partir du constat qu'il était pluriel dès son émergence et qu'il comportait des variantes assez profilées pour que les conséquences en aient été nettes sur le plan des mesures souhaitées ou acceptables. Dans le cas de l'Allemagne, il faut alors préciser la spécificité de l'antisémitisme nazi, ce qu'il a pu avoir de relativement neuf, et prendre en compte sa relation de concurrence et d'influence vis-à-vis des variantes qui existaient à ses côtés.

Cette diversité interne de l'antisémitisme et la relative nouveauté de la judéophobie nazie rendent difficile, du coup, de penser en termes de simple continuité. Le poids de la tradition antijuive léguée par le christianisme et absorbée par l'antisémitisme moderne est patent, et il n'est pas question de le minimiser. Mais, à l'inverse, il ne faut pas sous-estimer l'importance de certaines césures, en particulier l'arrivée des nazis au pouvoir en 1933, et surtout le travail d'amplification et de recomposition de l'antisémitisme qui se fit sous le nouveau régime.

Les Allemands ne se sont pas soudain révélés, après 1933, les antijuifs qu'ils auraient tous été, en secret, depuis longtemps. Ils le devinrent alors en bien plus grand nombre et avec plus d'intensité que jamais auparavant, le préjugé anti-juif pour ainsi dire s'incrétant sous l'effet de facteurs qu'il faut élucider, les uns relevant du moyen terme, les autres de mécanismes sociaux contemporains de la consolidation du régime nazi.

On aura compris que, dans une telle perspective, l'antisémitisme ne peut être tenu seulement pour une collection de clichés négatifs ni à plus forte raison pour une passion aveugle. Il doit aussi et surtout être analysé comme un ima-

ginaire, des pratiques et, plus largement, une culture, c'est-à-dire un ensemble de représentations qui servent à définir une identité collective et qu'il faut donc relier aux autres éléments de cette identité. Une approche d'histoire culturelle doit se préoccuper, en conséquence, de reconstruire le sens que les acteurs contemporains donnaient à leur attitude ou à leur action antijuive et de relier ce sens à la configuration identitaire plus large, politique et nationale, où il s'inscrivait.

Une telle approche a ses limites, comme toute approche du génocide probablement. L'historien se tient au bord d'un abîme dont il sonde les profondeurs avec des instruments bien insuffisants. Comment expliquer la haine et une telle violence ? Mais la haine elle-même doit passer par des représentations pour avoir efficacité et continuité ; il lui faut des motifs et des rationalisations pour devenir action. Ce sont elles qu'il s'agit de cerner, en s'efforçant de comprendre, en outre, par quels mécanismes elles ont été appropriées par la société allemande au point de bloquer toute opposition sérieuse à une persécution radicale.

Les chapitres qui suivent examinent chacun un aspect du problème. Le premier tente de cerner l'éventuelle spécificité de l'Allemagne en matière d'antisémitisme et adopte, pour ce faire, une perspective comparative dans le moyen terme. Il pose le problème, sans prétendre le résoudre, de savoir comment apprécier le potentiel antisémite d'une société ou, pour le dire autrement, de savoir quels éléments structurels ont pu donner à l'antisémitisme davantage de chances de développement en Allemagne qu'ailleurs.

Le deuxième chapitre traite de l'antisémitisme nazi et de l'accueil qu'il rencontra entre 1933 et 1939. Il s'efforce de définir en quoi résidait la radicalité de cet antisémitisme et d'identifier les mécanismes qui lui ont permis de « parler » à la société allemande avec une force grandissante. Il examine, en particulier, le lien entre l'hostilité antijuive et l'identité de la population majoritaire, ce lien permettant de comprendre, à mon sens, la dynamique du préjugé antisémite.

Le dernier chapitre s'intéresse aux ressorts de la radicalisation de la politique nazie pendant la guerre, à ce qui a pu faire passer d'une persécution fondée sur la discrimination, la spoliation et l'émigration forcée à l'extermination pure et simple. Une singulière radicalisation, puisque la minorité juive se trouvait sous la botte à travers l'Europe et que la violence nazie ne répondait à aucune menace de la part de ses victimes. Autre manière de dire qu'elle trouvait son ressort dans une interprétation fantasmagorique de la réalité. Il faut tenter de déchiffrer la logique interne de cette fantasmagorie et comprendre ce qui rendit la population allemande si passive ou si complice.

Dans un survol de ce type, le schématisme est difficilement évitable. Des affirmations sont faites, qui restent peu ou insuffisamment documentées. Claude Lévi-Strauss a signalé, il y a longtemps, ce dilemme entre plus d'explication et moins de description, et inversement. L'important était, pour moi, d'ouvrir des perspectives et de formuler des questions. Au lecteur d'apprécier l'intérêt et la pertinence des réponses suggérées et de me faire profiter de ses réactions.

INTRODUCTION

Cet essai reprend, sous une forme révisée, trois conférences qui ont été données au Collège de France à l'initiative de la Fondation pour la mémoire de la Shoah les 23 avril, 14 mai et 11 juin 2003. Je remercie les dirigeants de la Fondation, M^{me} Simone Veil et M. Pierre Saragoussi, pour leur invitation qui m'honore, et le Collège de France, en particulier son administrateur M. Jacques Glowinski, pour son hospitalité. Jean-Pierre Azéma et Henry Rousso m'ont fait l'amitié d'assurer la présidence des séances. Qu'ils en soient remerciés, tout comme, de son côté, Bronislaw Baczko pour ses commentaires de lecture.

Ces pages sont le reflet d'un travail plus ample qu'il reste à achever. Ma recherche a été grandement facilitée par les moyens financiers du Prix Max-Planck que j'ai eu le privilège de recevoir en 1997 et par les séjours fructueux que j'ai effectués au Wissenschaftskolleg à Berlin (2000-2001) et à All Souls College à Oxford (Hilary Term, 2003). C'est l'occasion d'exprimer à ces institutions ma sincère gratitude.

Pourquoi l'Allemagne ?

A l'évidence, l'antisémitisme est loin d'avoir été une spécialité et, à plus forte raison, une exclusivité allemande. C'est dans toute l'aire de culture chrétienne, pour nous limiter à celle-là, qu'il a pris l'épaisseur d'une tradition séculaire. Une tradition que, paradoxalement, la modernité, loin d'affaiblir comme il arriva dans tant d'autres cas, reformula d'une manière radicale, en même temps qu'elle fournissait les instruments techniques qui allaient réaliser la destruction des juifs d'Europe.

Le génocide ne se produisit pas moins en un lieu et en un moment, dans l'Allemagne des années 1930-1940, après des années de persécution. Il est donc justifié de se demander s'il existait dans ce pays des facteurs qui rendaient plus probables qu'ailleurs l'émergence et l'emprise d'un antisémitisme capable de soutenir une politique génocidaire. Pour tenter de répondre à cette question, on opérera une suite de focalisations, du large au particulier : sur l'antijudaïsme chrétien, sur l'antisémitisme moderne, sur l'antisémitisme allemand dans le paysage européen.

Le point commun de ces focalisations est l'hostilité envers les juifs, et il faut commencer par en dire quelques mots. Ce type d'hostilité, comme il en va pour la xénophobie, trouve d'ordinaire son aliment dans des frictions entre majorité et minorité. Mais ces frictions, qu'elles soient de nature religieuse, socio-économique ou politique, sont imaginées autant que réelles, elles sont perçues par la majorité à travers le prisme de préjugés. Et la force comme l'intensité de ceux-ci sont, à leur tour, tributaires de la conjoncture, les périodes de crise économique et de bouleversement politique étant particulièrement favorables à des prises de position antisémites.

Plutôt que d'insister sur ce rôle très réel des frictions et des conjonctures, il me paraît préférable de souligner un point plus général, à savoir la fonction identitaire qu'ont les représentations anti-juives pour la société majoritaire. Que font, en effet, les antisémites ? Ils construisent à partir d'éléments de la réalité des représentations déformantes et magnifiantes qui leur permettent de tracer des frontières d'identité entre les juifs et eux, de souligner par la différence et le contraste, voire par l'opposition intégrale, leurs propres valeurs et ainsi de conforter ou, parfois, de redéfinir leur identité.

Comme la xénophobie et le racisme, l'antisémitisme est une arme dans la bataille identitaire. C'est une construction à travers laquelle la société majoritaire, d'ordinaire une partie de cette société, exprime ses anxiétés et ses tensions et cherche à surmonter ses doutes identitaires. D'où la nécessité de mettre au centre de l'analyse la dialectique des images négatives attribuées aux juifs et des images positives de

soi. Tel est, simplement dit, le fil conducteur de ces conférences.

Prenons au départ une perspective de longue durée. L'histoire n'est pas avare de conflits entre des minorités diasporiques et des sociétés d'accueil – pensons aux Arméniens dans l'empire ottoman, aux Chinois de l'Asie du Sud-Est ou aux Indiens en Afrique de l'Est. Ce qui distingue le cas des juifs, c'est, me semble-t-il, la durée, l'intensité, la persistance de l'antagonisme. La judéophobie, pour employer un terme large, est repérable dans l'Antiquité, elle s'est manifestée continûment depuis, même si elle n'a pas été immuable dans ses motifs, ni constante dans son intensité.

On sait que cette persistance a fourni argument aux antisémites pour attribuer aux juifs eux-mêmes la responsabilité des réactions négatives dont ils ont eu à souffrir. L'argument ne mérite pas une longue réfutation, car il est patent que l'antisémitisme est le problème des antisémites. Cela dit, les préjugés prennent appui sur des différences perceptibles, qu'ils déforment et magnifient, et l'antisémitisme ne procède pas autrement. Il fait fond, dans son cas, sur trois caractéristiques qui sont uniques par leur addition.

Premièrement, le peuple juif s'identifie à une religion, et cette religion se confond avec lui, ce qui n'est pas le cas des autres grandes religions dont l'appel est universel et transcende une appartenance ethnique. Deuxièmement, cette religion a été à l'origine de la famille monothéiste, ce qui a posé à ses successeurs, le christianisme et l'Islam, des problèmes de rivalité qui furent la source d'une hostilité

durable, en particulier entre christianisme et judaïsme où le rapport était très étroit, et pour cela porteur d'une tension singulièrement forte.

Issu du judaïsme, le christianisme a établi avec son pré-décesseur un rapport qui était à la fois de filiation – la prise en charge de l'espérance messianique – et de dépassement – puisqu'il prétendait en être l'accomplissement. Ce rapport a modifié profondément la nature de la judéophobie qui existait jusque-là dans le monde antique et qui dérivait essentiellement du heurt entre polythéisme et monothéisme, les peuples païens s'irritant du refus des juifs de se mêler à eux et d'honorer leurs dieux. Le christianisme, lui, élaborait une image des juifs qui les reliait bien plus étroitement à son identité : celle d'un peuple qui lui avait transmis sa tradition, mais qui, obstiné dans son refus du message du Christ, faisait planer un doute insupportable sur la vérité de la nouvelle religion. Avili par ce refus, condamné à l'errance, il demeurait néanmoins l'indispensable peuple-témoin dont la conversion au jour du Jugement dernier établirait définitivement cette vérité.

Troisièmement, le peuple juif a été depuis la destruction du Temple, et il est resté en bonne mesure même après la fondation de l'État d'Israël, une diaspora. L'absence d'assise territoriale, et donc de paysans, engendra une asymétrie socio-économique par rapport aux sociétés d'Europe, celles-ci accentuant cette asymétrie par les contraintes professionnelles auxquelles elles astreignirent la minorité juive et qui nourrirent des tensions durables, en particulier du fait de la spécialisation dans les professions d'argent.

La judéophobie à travers les siècles s'est nourrie, selon

des combinaisons variables, d'intolérance religieuse, de xénophobie et de frictions socio-économiques. Les unes et les autres ont été, à un moment ou à un autre, instrumentalisées par l'Église, les élites ou la populace au service de leurs intérêts ou de leurs passions. Mais c'est le christianisme qui, en tant que cadre culturel prépondérant, a fourni le vocabulaire, la thématique et la rhétorique par lesquels il fallait passer pour donner voix à l'hostilité envers les juifs. Il est abusif de postuler pour autant une hostilité constante. Pendant le premier millénaire, les relations furent tendues, comme il arrive entre sectes ou religions proches, surtout après que le christianisme devint religion d'État dans l'empire romain tardif, mais elles ne furent pas marquées par un niveau de violence particulier.

C'est à partir du XII^e siècle que se développa dans l'Europe du Nord (Angleterre, Allemagne, France), une région jusqu'alors marginale et à présent en pleine expansion, une judéophobie considérablement plus violente parce que dotée d'une dimension nouvelle, une dimension proprement imaginaire qu'illustrent les accusations de meurtre rituel, de profanation de l'hostie ou d'empoisonnement des puits. Les raisons avancées par les historiens pour expliquer ce développement sont diverses. Elles ont à voir aussi bien avec des évolutions théologiques, notamment l'importance donnée à la représentation du Christ souffrant qui fit apparaître le peuple déicide plus repoussant, qu'avec des tensions socio-économiques, notamment la commercialisation de l'économie qui donna aux juifs une place parfois privilégiée et à coup sûr exposée dans la circulation marchande et la fiscalité.

En tout cas, s'est alors développé ce que l'historien Kevin Langmuir a appelé la dimension chimérique, ou si l'on préfère fantasmagorique, de la judéophobie, une dimension qui la distingue de l'hostilité envers d'autres minorités. L'imputation aux juifs d'une malfeasance essentielle, prenant des formes absurdes comme l'accusation d'assassiner des enfants chrétiens pour utiliser leur sang à des fins cultuelles, a nourri un imaginaire redoutable par sa perversité. Car il ancrerait l'idée d'une malfeasance juive hors de toute proportion avec la situation de cette infime minorité, associant ainsi au mépris que la société dominante lui vouait un élément de peur irrationnelle qui, sous l'effet de circonstances extraordinaires comme les Croisades ou des épidémies, déchaînait aisément les pires violences. Et il l'ancrait, cette idée, dans une tradition, de sorte que la fantasmagorie put dès lors se nourrir d'elle-même, y compris en l'absence de juifs.

La longue histoire des discriminations et des expulsions dont les juifs furent victimes dans l'Europe médiévale – bien plus que ce fut jamais le cas en terre d'Islam à la même époque – se rattache étroitement à cette constellation singulière, même s'il ne faut pas oublier, d'un autre côté, que si limitée qu'elle ait été, la protection des autorités ecclésiastiques fut un frein réel. Car si l'Église avait traité les juifs comme elle traita les hérétiques, il est douteux qu'il en ait subsisté aucun en Europe.

La situation changea à partir du XVII^e et surtout du XVIII^e siècle sous l'effet des Lumières, de leur remise en cause de l'autorité de la religion et de leur lutte contre les préjugés au nom de la raison. En tant qu'il défendait l'éga-

ÉTIENNE FOUILLOUX
Les Chrétiens français entre crise et Libération
1937-1947
1997

CHRISTIAN DELPORTE
Les Journalistes en France
Naissance et constitution d'une profession
1999

FRÉDÉRIC ROUSSEAU
La Guerre censurée
Une histoire des combattants européens
1914-1918
1999

VALÉRIE IGOUNET
Histoire du négationnisme en France
2000

LAURENT GERVEREAU
Les Images qui mentent
Histoire du visuel au XX^e siècle
2000

YVAN GASTAUT
L'Immigration et l'Opinion en France
sous la V^e République
2000

GEORGE L. MOSSE
La Révolution fasciste
Vers une théorie générale du fascisme
2003

